

Quelle est la part du maître ?

Quelle est la part de l'enfant ?

DE LA PROSE A LA POESIE

« Le difficile est de sentir où finit la prose et où commence le poème... Je suis aussi indécise que M. Jourdain quand j'ai sous les yeux les productions libres de mes élèves... Et pourtant, il y a parfois tant de poésie dans la prose ! Si elle était, je crois, versifiée, elle aurait plus de prix encore... »

C'est une jeune institutrice qui nous fait part de sa perplexité et son inquiétude poétique rejoint les soucis d'un Maître trop respectueux peut-être de la pensée enfantine.

« J'ai un tel respect de la pensée de l'enfant, que je me sens inhabile à la diriger. Elle est toujours à sa place... L'enfant ne réalise pas le transfert de la prose à la poésie, ou, plutôt, il opère ce transfert inconsciemment et de façon intermittente. S'il ne peut arriver au poème, par contre, sa prose peut être poétique ou, du moins, illuminée çà et là d'une notation émotionnelle. Comment tirer parti au mieux de cet état de fait ? »

Ce serait peut-être le moment de nous reporter aux inventions de Rimbaud et de le relire comme nous relirions avec profit Baudelaire, puis Verlaine. Nous sentirions alors tout ce que peut avoir de neuf, d'inédit, de capricieux et de fantasque, le poème. Nous comprendrions mieux que la poésie peut être uniquement correspondances d'images, de sons, de couleurs, lieux de sensibilité, brumes des pensées, hermétisme... Plus intellectuel et raffiné, Valéry nous dira, suivant les traces de Mallarmé : le poème est musique étrangère à l'idée. Il n'est pas inspiration, il est un long et patient effort qui met chaque syllabe à sa place et délivre le charme... Le poème est un luxe dont seul l'esthète raffiné qui a terminé un long voyage intellectuel peut se délecter dans l'ombre tamisée d'un boudoir...

Ce n'est pas là, évidemment que nos modestes possibilités primaires iront chercher leur bien... On avait vraiment plus de sécurité à la belle époque de l'alexandrin ! Ce vers de douze pieds avec ses césures et sa pause à l'hémistiche avait un déroulement plein de grandeur et d'éloquence et après Racine, il fut vraiment le vers français qui ne souffre pas l'indigence. Qu'on le partage en quatre, en trois ou en deux, il restait le prestigieux traducteur des thèmes poétiques l'irrespect d'un Victor Hugo à son égard, « J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin », ne nous semblait pardonnable que parce que, dans le même temps, nous pouvions lire les Djinnis :

*Dans la plaine
Naît un bruit,
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.*

Et encore, si nous voulons bien prêter l'oreille à ce rythme d'apparence neuve encore et toujours, nous y reconnaitrons l'invincible alexandrin plus riche et plus sonore que jamais en chaque phrase qui garde ses douze pieds fatidiques...

Mais le vers n'est pas toute la poésie. En plein romantisme, les envolées lyriques d'un Lamartine, d'un Vigny, d'un Hugo et d'un Musset donnent au genre poétique une ampleur qui ne sera jamais renouvelée. Ici, c'est le flot de vie qui nous enveloppe, c'est la chaude inspiration poétique :

*Je chantais, mes amis,
Comme l'homme respire,
Comme le vent gémit,
Comme l'oiseau soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.*

Et cette justification d'un lyrisme spontané, véritable besoin de l'âme, mettait le lecteur à l'aise vis à vis du poème, en qui il retrouvait musique, harmonie, sentiments.

C'était une époque franche, loyale, qui plaisait aux gens sincères et à cet invincible amateur d'émotions qu'est le peuple.

Nous ne parlons ainsi que parce que nous sommes de ceux qui touchons au demi-siècle et dont la jeunesse romantique s'est bercée de musique et de poésie. En regard de ce passé, nous sommes mal disposés peut-être pour comprendre la poésie moderne et la justifier comme elle le mérite en ses meilleurs aspects. Toute simple et franche, elle serait plus près du peuple si elle consentait à s'exprimer pour lui, et nous n'ignorons pas tout ce qu'un Aragon a fait d'apports nouveaux en faveur d'une poésie vraiment populaire. Son réalisme révolutionnaire, exprimé dans les rythmes les plus variés, est pour nous, primaires, un enseignement. Nous retiendrons de lui que, tout compte fait, nous aimons trouver dans le poème une sensibilité humaine et les concordances musicales que nous percevons dans la Nature, tout autour de nous. La versification ne fait pas pour nous toute la poésie. Il y faut la source chantante de l'inspiration, cette transposition de l'émotion de l'homme qui, tout en

gardant son sens, atteint au symbole et au rythme.

Ce choix écartera de nous bon nombre de poètes modernes qui nous laisseraient entendre que le genre poétique ne souffre aucune discrimination. Il suffirait, selon eux, de jongler avec les images, les sensations, les détails de la plus prosaïque banalité, d'en faire de la charpie ou des cocktails sur des phrases quelconques rangées en alinéas occasionnels.

Même pour nos élèves, le poème aura ses exigences ou ne sera pas.

Oui, mais où commencent les exigences du poème ?

Emotion et rythme, redisons-le, voilà son contenu, à nous de voir la versification la plus avantageuse pour mettre en valeur ce rythme et les termes les plus propres à exprimer l'émotion en liaison, bien sûr, avec la cadence musicale que nous devons exiger des vers plus ou moins rimés, car nous ne chercherons jamais la rime à tout prix au détriment de l'émotion et de la poésie.

Voici un texte qui ferait un poème gracieux et qui retiendrait notre attention :

*Je courais, courais, et là-haut, toute neuve,
toute bonne, la lune riait. Les étoiles dansaient.
Et moi je chantais : « Lune, Lune, tu es la
plus belle des lunes et vous, étoiles, vous êtes
les fleurs de la prairie qui dort ».*

Mais nous n'accepterons jamais comme poème, toutes les fadaises que l'on peut écrire sur les quatre saisons en les rangeant en phrases même rimées, dont voici un exemple :

*J'aime le printemps
Avec ses beaux arbres
Et les fleurs de ce temps
Fraîches comme le marbre...*

Il y a là incontestablement, manque d'inspiration, de rythme et par excès de calamités, faute de goût.

*
* *

« Du fait que la prose de nos enfants est sincère et loyale, nous écrit le camarade dont nous avons parlé plus haut, qu'elle « colle » à son aventure, à son cœur, et à ses mains. N'a-t-elle pas sa valeur ? N'est-elle pas à l'abri de la vulgarité et du clinquant ? »

Dans cette remarque est exprimé pourrait-on dire, le nœud du drame de nos correspondants de ce jour. Tout de suite, cette simple phrase va nous permettre une discrimination :

Non, « la prose sincère et loyale » n'est pas forcément à l'abri de la vulgarité et du clinquant », si l'enfant, pour l'exprimer, use de la phrase banale ou du cliché cent fois usé. Le petit poème manqué que nous venons à peine de citer, nous en est un exemple.

Mais Oui, « du fait qu'elle « colle » à son aventure et à son cœur et à ses mains » elle a toute sa valeur car elle est l'émotion personnelle vue sous un aspect d'intimité, qui la rend originale avec des mots nouveaux et originaux.

C'est en général la qualité de l'expression qui nous renseigne sur la qualité de la sensibilité. La sincérité prosaïque n'est pas digne du poème. La sincérité qui est l'aventure intime dit avec des mots neufs et personnels, dans un musique inattendue, est digne du poème.

Il y a entre ces deux expressions de la sincérité enfantine, une différence, une nuance que le vrai éducateur saura toujours discerner. Ce n'est pas la sincérité seule qu'il nous faut découvrir, c'est l'aventure qui, tout naturellement, épouse le style poétique qu'il faut retenir. Et c'est l'aventure qu'il faut exploiter pour avoir la réussite.

Prenons un exemple concret :

HISTOIRE DE NOTRE PETIT ARBRE DE NOËL

*Notre petit arbre de Noël
vivait bien caché
tout au fond du bois,
tout près de maman Sapinette
et de papa Sapinot.
Il était bien heureux
Au milieu de sa famille,
et il avait beaucoup de voisins
qui étaient tous ses amis.
Un jour, une belle dame
s'est arrêtée près de lui,
elle l'a regardé...
puis elle a regardé ses frères,
puis, elle l'a encore regardé
en souriant
et en penchant la tête.
Elle a cherché son couteau
dans son sac.
Elle l'avait oublié.
Elle s'est baissée
et a arraché Sapinet
en brisant ses petites racines
et elle l'a emporté
toute contente...*

C'est le début de l'histoire.

Est-ce un poème ? La disposition en vers pourrait le faire supposer.

« Non, nous écrit notre correspondant, nous n'avons pas tenu à faire un poème, j'ai transcrit tout naturellement la pensée de l'enfant. »

Dans ce cas, pour éviter toute équivoque et ne point éveiller des exigences dans l'esprit du lecteur, il vaut mieux tout simplement écrire en prose, ce qui est prose ; on en verra ainsi, croyons-nous, beaucoup mieux les défauts.

Car ici il y a des défauts. Ils tiennent tout spécialement à l'absence de genre de l'im-

provisation enfantine : d'un côté, nous avons, il faut le reconnaître, une certaine inspiration poétique par la personification d'une famille d'arbres. Mais l'idée originale n'est servie ni par l'expression ni par le rythme et les détails prosaïques de la belle dame ayant oublié son couteau ne nous laisse plus d'illusions sur la qualité du morceau.

Tout au long du récit nous passons ainsi de la poésie, imparfaite il est vrai, banale, sans fioriture, à la phrase terne et quotidienne et l'effet en est assez décevant.

Pourtant, il y avait dans cette grande aventure du petit arbre, quantité de notations heureuses qu'on n'a pas su exploiter sous l'angle favorable de l'inspiration poétique. C'était là la part du maître. Elle était difficile à prendre, il est vrai, car vraisemblablement, les enfants tenaient à toute l'aventure et auraient difficilement toléré l'amputation de quelques phrases assez mal venues. Il fallait alors écrire le texte tout bonnement à pleines lignes en essayant de donner plus de légèreté aux envolées poétiques et en essayant aussi de maintenir cette transposition du sujet qui était, faute de rythme et de musique, le charme essentiel de l'expression enfantine.

L'erreur que commettent bon nombre d'éducateurs qui pratiquent ce qu'on appelle improprement la « Pédagogie nouvelle », c'est de respecter trop scrupuleusement l'expression orale ou écrite de l'enfant, sans y changer le moindre mot. C'est une attitude de passivité regrettable. C'est à la pensée, à l'émotion de l'enfant que l'on doit fidélité, mais point forcément à la phrase qui exprime, avec plus ou moins de bonheur, cette pensée et cette émotion. Cette phrase peut être incorrecte, incomplète, inférieure à la vérité intérieure qui l'a motivée. C'est de cette vérité intérieure qu'il faut s'approcher le plus possible, en sonder les richesses pour les mettre à jour, sans les déflorer. Et c'est de cette notation qu'il faut faire un outil subtil et adéquat dont l'enfant usera progressivement jusqu'à la perfection.

Point n'est besoin d'ailleurs que l'enfant rédige un texte pour découvrir sa sensibilité. Dans un texte, l'enfant est aux prises avec les difficultés de la technique de l'écriture, de la grammaire, de l'orthographe. Son émotion en est émoussée. Mieux vaut surprendre cette sensibilité dans les causeries familières, dans le jet d'un élan intérieur et de la transcrire pour l'enfant.

Écoutons parler Mathilde :

MATHILDE. — *Oh ! parfois, moi, je me raconte des histoires dans ma tête, pour moi seule. Les idées me viennent puis (mouvements d'ailes avec ses mains) elles s'échappent par le monde.*

LA MAÎTRESSE. — *Ce sont des pensées qui ont des ailes ?*

MATHILDE. — *Ce sont des oiseaux volages et sauvages. Ils font la ronde autour de la terre et se perdent dans le ciel...*

Et voici le résultat de cette confiance inattendue, tout à fait à l'image de l'âme à la fois joyeuse et inquiète de notre petite Mathilde :

*Oh ! parfois,
Moi,
Dans ma tête,
Je me raconte des histoires
Pour moi seule...
Mes pensées naissent, puis...
Vrrrt !...
Comme des oiseaux volages
Sauvages,
Elles s'échappent par le monde...
Comme des oiseaux volages,
Sauvages,
Mes pensées en faisant la ronde
Font le tour du monde
Et s'évanouissent dans le ciel.*

Ce n'est peut-être pas un poème ; c'est plutôt une simple comptine, qui délivre le tourment d'une petite fille fantasque, dont l'imagination, proche de l'idée fixe, sait prendre des envolées d'oiseaux. C'est à ces oiseaux « volages, sauvages » que nous avons donné la liberté, en laissant libre, devant eux, la route du ciel.

(à suivre.)

E. FREINET.